

## L'Europe théâtre d'assassinats – Corpus complémentaire

*Par Véronique Delfau*

### **Texte 1 : William Shakespeare, Jules César, traduction Edmond Fleg, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade.**

Acte III, scène 1 (extrait)

*Rome – Le Capitole – Le sénat a pris séance.*

*(Dans la rue qui conduit au Capitole, une foule parmi laquelle se trouvent Artémidore et le devin – Fanfares.)  
Entrent CÉSAR, BRUTUS, CASSIUS, CASCA, DÉCIUS, MÉTELLUS, TRÉBONIUS, CINNA, ANTOINE, LEPIDUS,  
POPILIUS, PUBLIUS et d'autres.*

**CÉSAR** au devin : Les ides de mars sont arrivées.

**LE DEVIN** : Oui, César, mais point encore passées.

**ARTÉMIDORE** : Salut à César – Lis ce parchemin.

**DÉCIUS** : Trébonius désire que vous preniez connaissance, quand il vous conviendra, de cette humble supplique.

**ARTÉMIDORE** : O César, lisez d'abord la mienne, elle vous touche de plus près. Lisez, grand César.

**CÉSAR** : Ce qui nous touche nous-même passe après le reste.

**ARTÉMIDORE** : N'attendez pas, César ; lisez tout de suite.

**CÉSAR** : Cet homme est-il fou ?

**PUBLIUS** : Place, faquin.

**CASSIUS** : Quoi, vous imposez vos pétitions dans la rue ? venez au Capitole.

*César entre au Capitole ; les autres le suivent.*

**POPILIUS** : Mes vœux pour l'entreprise d'aujourd'hui.

**CASSIUS** : Quelle entreprise, Popilius ?

**POPILIUS** : Bonne chance. *(Il s'approche de César.)*

**BRUTUS** : Qu'a dit Popilius Léna ?

**CASSIUS** : Il m'a souhaité le succès de notre entreprise. Nous sommes découverts !

**BRUTUS** : Voyons comme il va vers César. Observez-le.

**CASSIUS** : Casca, soyez prompt, où nous serons devancés. Que faire Brutus ? Si nous sommes trahis, Cassius à défaut de César n'y survivra pas.

**BRUTUS** : Du calme, Cassius ; Popilius Léna ne dévoile pas nos projets ; voyez, il sourit ; César ne change pas de visage.

**CASSIUS** : Trébonius connaît son rôle ; voyez, Brutus, il emmène Marc-Antoine. *(Sortent Antoine et Trébonius.)*

**DÉCIUS** : Où est Métellus Cimber ? Qu'il aille et qu'il présente immédiatement sa supplique à César.

**BRUTUS** : Il y va. Qu'on se presse autour de lui.

**CÉSAR** : Y sommes nous tous ? Quel est le tort que César et son sénat redresseront aujourd'hui ?

**MÉTELLUS** : Très haut, très grand, très puissant César, Métellus Cimber jette à tes pieds son humble cœur.  
(*Il s'agenouille*)

**CÉSAR** : Je dois te prévenir, Cimber. Ces révérences et ces prosternements peuvent échauffer le sang d'un homme ordinaire, et lui faire changer en jeux d'enfants les ordonnances et les décrets préétablis. Ne sois pas assez fou pour supposer que César porte un sang rebelle, qui puisse être altéré et mis en fusion par ce qui dégèle les imbéciles, et qu'avec les douces paroles, les rampements et les caresses d'épagneul qui attiédissent l'âme des sots, tu dégeleras le sang de César. Ton frère est banni par décret. Si tu te courbes, si tu supplies, si tu flagornes pour lui, je te chasse de ma route comme un chien. Sache-le, César fait bien, et sait ce qu'il fait.

**MÉTELLUS** : N'est-t-il pas de voix plus digne que la mienne et qui sonne plus douce à l'oreille du grand César, pour implorer le rappel d'un frère exilé ?

**BRUTUS** : Je baise ta main, mais sans flatterie, César, et je te prie d'accorder à Publius Cimber un rappel immédiat et sans condition.

**CÉSAR** : Quoi, Brutus !

**CASSIUS**, *s'avançant* : Pardonne, César ! César, pardonne. Cassius s'abaisse aussi bas que tes pieds pour mendier le retour de Publius Cimber.

**CÉSAR** : Vous pourriez me toucher, si j'étais votre pareil ; si j'étais homme à prier pour émouvoir, une prière me pourrait ébranler. Mais je suis ferme, comme l'étoile du Nord qui n'a point de compagne au firmament dans sa fixité. Les cieux sont peints d'étincelles sans nombre ; chacune d'elles est un feu qui brille, mais une seule demeure en place : ainsi dans le monde ; il est peuplé d'hommes ; ces hommes sont du sang, de la chair qu'on touche ; mais un seul dans le nombre reste hors d'atteinte, immuable : c'est moi. Et je le prouve une fois de plus. J'étais César en exilant Cimber ; je suis César en maintenant son exil.

**CINNA** : O César !

**DECIUS** : Grand César !

**CÉSAR** : Puisque Brutus lui-même en vain s'agenouille !

**CASCA** : Moi, ma prière . . . est mon poing ! (*Casca d'abord, les autres conspirateurs ensuite, et enfin Brutus, frappent César.*)

**CÉSAR**, *mourant* : Toi aussi, Brutus ?... Alors, meurs, César !

**CINNA** : Liberté ! Indépendance ! Morte, La tyrannie ! Courez, proclamez la nouvelle, criez-là par les rues !

**CASSIUS** : Des hommes aux tribunes ! Et criez : « Liberté, indépendance, affranchissement ! »

**BRUTUS** : Peuple, sénateurs ! ne craignez rien ! Ne fuyez pas, restez ! L'ambition a payé sa dette.

**CASCA** : À la tribune, Brutus !

**DÉCIUS** : Toi aussi Cassius !

**BRUTUS** : Où est Publius ?

**CINNA** : Ici, tout confondu de ce qu'il voit.

**MÉTELLUS** : Tenez-vous serrés ensemble ; un ami de César peut se jeter sur nous.

**BRUTUS** : Ne parlez pas de tenir !... Publius, rassurez-vous ! Nul ne songe à vous faire du mal, ni à aucun Romain : annoncez-le, Publius !

**CASSIUS** : Et partez. N'exposez pas votre âge à la plèbe, qui peut se jeter sur nous.

**BRUTUS** : Oui ! Soyons seuls à répondre de que nous avons fait.

*Rentre Trébonius.*

**CASSIUS** : Où est Antoine ?

**TRÉBONIUS** : Chez lui. Il s'est enfui, épouvanté. Hommes, enfants, femmes, regardent le vide, hurlent, courent, comme si c'était la fin du monde.

**BRUTUS** : Destins, nous aussi connaissons vos plaisirs. Qu'il faut mourir, nous le savons ! Mais quand il faudra mourir, voici ce que l'homme voudrait savoir.

**CASSIUS** : Oui. Qui retranche vingt années d'une vie, retranche vingt années à la crainte de la mort.

**BRUTUS** : Alors la mort est un bienfait : nous sommes les amis de César, nous qui avons abrégé sa crainte de mourir. Penchons-nous, Romains, penchons-nous, baignons dans le sang de César, nos mains jusques aux coudes. Teignons-en nos épées puis sortons, allons en plein Forum. Faisons tourner sur nos têtes nos lames rouges et crions : « Paix ! Indépendance ! Liberté ! »

**CASSIUS** : Penchons-nous donc et trempons-nous... que de fois dans les âges, ce drame sublime que nous créons sera joué en des langues inconnues, devant peuples qui ne sont pas encore !

## **Texte 2 : Alfred de Musset, *Lorenzaccio*, 1834.**

Acte IV, scène 11

*La chambre de Lorenzo. Entrent le Duc et Lorenzo.*

**LE DUC** : Je suis transi, - il fait vraiment froid. (*Il ôte son épée*). Eh bien, mignon, qu'est-ce que tu fais donc ?

**LORENZO** : Je roule votre baudrier autour de votre épée, et je la mets sous votre chevet. Il est bon d'avoir toujours une arme sous la main. (*Il entortille le baudrier de manière à empêcher l'épée de sortir du fourreau.*)

**LE DUC** : Tu sais que je n'aime pas les bavardages, et il m'est revenu que la Catherine était une belle parleuse. Pour éviter les conversations, je vais me mettre au lit. - À propos, pourquoi donc as-tu fait demander des chevaux de poste à l'évêque de Marzi ?

**LORENZO** : Pour aller voir mon frère, qui est très malade, à ce qu'il m'écrit.

**LE DUC** : Va donc chercher ta tante.

**LORENZO** : Dans un instant. (*Il sort.*)

**LE DUC, seul** : Faire la cour à une femme qui vous répond « oui » lorsqu'on lui demande « oui ou non » cela m'a toujours paru très sot, et tout à fait digne d'un Français. Aujourd'hui, surtout que j'ai soupé comme trois moines, je serais incapable de dire seulement : « Mon cœur, ou mes chères entrailles », à l'infante d'Espagne. Je veux faire semblant de dormir ; ce sera peut-être cavalier, mais ce sera commode. (*Il se couche. - Lorenzo rentre l'épée à la main.*)

**LORENZO** : Dormez-vous, seigneur ? (*Il le frappe.*)

**LE DUC** : C'est toi, Renzo ?

**LORENZO** : Seigneur, n'en doutez pas. (*Il le frappe de nouveau. - Entre Scoronconcolo.*)

**SCORONCONCOLO** : Est-ce fait ?

**LORENZO** : Regarde, il m'a mordu au doigt. Je garderai jusqu'à la mort cette bague sanglante, inestimable diamant.

**SCORONCONCOLO** : Ah ! mon Dieu ! c'est le duc de Florence !

**LORENZO**, *s'asseyant sur le bord de la fenêtre* : Que la nuit est belle ! Que l'air du ciel est pur ! Respire, respire, cœur navré de joie !

**SCORONCONCOLO** : Viens, Maître, nous en avons trop fait ; sauvons-nous.

**LORENZO** : Que le vent du soir est doux et embaumé ! Comme les fleurs des prairies s'entrouvrent ! O nature magnifique, ô éternel repos !

**SCORONCONCOLO** : Le vent va glacer sur votre visage la sueur qui en découle. Venez, seigneur.

**LORENZO** : Ah ! Dieu de bonté ! quel moment !

**SCORONCONCOLO**, *à part* : Son âme se dilate singulièrement. Quant à moi, je prendrai les devants.

**LORENZO** : Attends ! Tire ces rideaux. Maintenant, donne-moi la clef de cette chambre.

**SCORONCONCOLO** : Pourvu que les voisins n'aient rien entendu !

**LORENZO** : Ne te souviens-tu pas qu'ils sont habitués à notre tapage ? Viens, partons. (*Ils sortent.*)

### **Texte 3 : Bernard-Marie Koltès, Roberto Zucco, 2000 © Les Éditions de Minuit.**

Extrait de la scène 2

**ZUCCO** : Oublie, maman. Donne-moi mon treillis, ma chemise kaki et mon pantalon de combat ; même sales, même froissées, donne-les moi. Et puis je partirai, je te le jure.

**LA MÈRE** : Est-ce moi, Roberto est-ce moi qui t'ai accouché ? Est-ce de moi que tu es sorti ? Si je n'avais pas accouché de toi ici, si je t'avais pas vu sortir, et suivi des yeux jusqu'à ce qu'on te pose dans ton berceau ; si je n'avais pas posé, depuis le berceau, mon regard sur toi sans te lâcher, et surveillé chaque changement de ton corps au point que je n'ai pas vu les changements se faire et que je te vois là, pareil à celui qui est sorti de moi dans ce lit, je croirais que ce n'est pas mon fils que j'ai devant moi. Pourtant, je te reconnais, Roberto. Je reconnais la forme de ton corps, ta taille, la couleur de tes cheveux, la couleur de tes yeux, la forme de tes mains, ces grandes mains fortes qui n'ont jamais servi qu'à caresser le cou de ta mère, qu'à serrer celui de ton père, que tu as tué. Pourquoi cet enfant, si sage pendant vingt-quatre ans, est-il devenu fou brusquement ? Comment as-tu quitté les rails, Roberto ? Qui a posé un tronc d'arbre sur ce chemin si droit pour te faire tomber dans l'abîme ? Roberto, Roberto, une voiture s'est écrasée au fond d'un ravin, on ne la répare pas. Un train qui a déraillé, on n'essaie pas de le remettre sur ces rails. On l'abandonne, on l'oublie. Je t'oublie, Roberto, je t'ai oublié.

**ZUCCO** : Avant de m'oublier, dis moi où est mon treillis.

**LA MÈRE** : Il est là, dans le panier. Il est sale et tout froissé. (*Zucco sort le treillis.*) Et maintenant va-t'en, tu me l'as juré.

**ZUCCO** : Oui, je l'ai juré.

*Il s'approche, la caresse, l'embrasse, la serre ; elle gémit.*

*Il la lâche et elle tombe, étranglée. Zucco se déshabille, enfille son treillis et sort.*

**Texte 4 : George Sand, *Une conspiration en 1537, 1833.***

Scène IV

*Le duc entre et jette son épée sur le lit. Il approche de la cheminée, et, pendant ce temps, Lorenzo prend l'épée et attache le ceinturon à la poignée pour la rendre impossible à dégainer.*

**LE DUC :** Que fais-tu donc ?

**LORENZO :** Je cache votre épée sous votre chevet. Il est bon d'être toujours prêt à se défendre dans ces sortes d'aventures. Mais il ne faut pas que la femme, pour qui l'on s'expose, se doute qu'on a pu distraire d'elle une seule pensée pour sa propre sécurité.

**LE DUC :** Crois-tu donc qu'il y ait quelque chose à craindre ici ?

**LORENZO :** D'ici à quelques heures, je ne vois dans la maison que moi qui pourrais troubler votre repos.

**LE DUC :** En ce cas, tu me permettras d'être tranquille. Je connais ta valeur. – Ah ce bon feu m'a ranimé. J'étais transi de froid. (*Il se débarrasse de son manteau.*) Ah çà, dis-moi, tu sais que je n'aime pas à lutter de sémillants propos avec les femmes. On dit que la Catterina est belle parleuse et versée dans les lettres. Moi, la poussière des bouquins me prend à la gorge, et je ne sais pas faire l'amour avec des métaphores. Préviens-la, je te prie, qu'elle ne s'attende pas à des fadeurs et qu'elle me fasse grâce de cette feinte résistance, dont je ne puis pas être dupe, moi qui connais toutes les ruses d'usage.

**LORENZO :** Catterina sait qu'elle ne doit pas s'attendre à être humblement implorée, comme si elle avait affaire à un page ou à un poète. Je crois que ce que Votre Altesse a de mieux à faire, c'est de se mettre au lit. La première personne qui entrera . . .

**LE DUC :** C'est bien ! Cours.

**LORENZO :** Je ne vous demande qu'une grâce nouvelle. C'est d'éteindre un peu la flamme du foyer. L'obscurité enhardira ses pas timides.

**LE DUC :** L'obscurité, c'est l'impunité pour les femmes. Fais ce que tu voudras. (*Le Duc seul, détachant les rubans de son pourpoint.*) Faire la cour à la française, avec un genou dans la poussière et les mots de reine et de déesse à la bouche, ce n'est pas mon fait, surtout après le souper, quand ce délectable vin d'Espagne a brouillé mes idées et appesanti ma langue. Et puis, une femme ! c'est un ange tant qu'on la désire ; dès qu'on la tient ce n'est plus qu'une femme. On la fâcherait bien d'ailleurs si on la prenait au mot chaque fois qu'elle dit : non. Que Lorenzo fasse la cour en mon nom ! Il est fait pour cela ! C'est lui qui me présente la coupe du plaisir et c'est moi qui la vide. Sa soeur ! Il ne manquait que cela à son ignominie Demain toute la Cour en rira et Messire Valori, tout le premier. (*Six heures sonnent*) Heure d'amour et de plaisir, je te salue ! Sois la plus belle de ma vie ! (*Il s'enveloppe d'un couvre-pied d'hermine et se jette sur le lit.*)

**LORENZO, bas à Scoronconcolo, à l'entrée de la chambre. :** Le moment est venu. Tu n'hésites pas ?

**SCORONCONCOLO, bas. :** Tête-Dieu ! En avant !

**LORENZO :** Le coeur me bondit avec tant de violence que je ne puis marcher.

**SCORONCONCOLO :** Si c'est de peur, laisse-moi passer le premier.

**LORENZO, l'arrêtant. :** Eh ! non ! C'est de joie. (*Il marche l'épée à la main vers le lit et entr'ouvre le rideau.*) Seigneur, dormez-vous ? (*Il lui passe son épée au travers du corps.*) C'est fait.

(*Le Duc roule par terre en rugissant. Scoronconcolo lui enlève une joue d'un coup de dague. Le Duc ensanglanté se relève et court dans la chambre avec égarement.*)

**LORENZO** : Maladroit, tu frappes au visage ! C'est au cœur ! au cœur ! (*Au Duc.*) Holà, seigneur, point tant de bruit ! Acceptez ce bâillon! (*Il lui met les doigts dans la bouche.*)

**SCORONCONCOLO** : Le damné bondit comme une panthère. Où es-tu donc, maître ? Je n'y vois plus.

**LORENZO** : Je le tiens, là, sous moi ! (*Il jette le Duc sur le lit.*) Maudit Tu mords comme un chien enragé. Mais c'est égal ! Tu mourras de la main de Lorenzaccio.

**SCORONCONCOLO** : Ôte-toi de là, maître, que je le frappe !

**LORENZO** : Je ne puis. Ce chien furieux tient mon pouce entre ses dents. Il me le broie. Ah ! le cœur me manque. Je souffre ! Dépêche-toi de le tuer !

*Scoronconcolo enfonce sa dague.*

**LORENZO** : Tu éventres le matelas ! Il me coupera le doigt.

**SCORONCONCOLO**, *tire un couteau de sa poche* : Eh bien saignons-le comme un porceau ! Lâche-t-il prise ?

**LORENZO** : Enfonce le couteau plus avant dans la gorge. Bien. Ses dents s'écartent un peu. Ah ! sa tête retombe, ses muscles se détendent. Il meurt. Regarde, il est hideux à voir.

**SCORONCONCOLO** : Encore quatre à cinq coups dans la poitrine. J'aime mieux le voir bien mort.

*En prolongement vous pouvez aussi consulter l'interview de Paolo et Vittorio Taviani, pour leur film César doit mourir [http://www.allocine.fr/article/fichearticle\\_gen\\_carticle=18617718.html](http://www.allocine.fr/article/fichearticle_gen_carticle=18617718.html) ainsi que la bande annonce et des extraits du film: <http://www.allocine.fr/videos/fichefilm-201826/toutes/>*